

Une vie possible

Lou Simone

Louise Simone

Une vie possible

© Louise Simone, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1693-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

S'allumer une cigarette, demeurer sur quelques planches de bois, seule, courbée, lancer ses yeux contre le ciel, attraper chaque brin d'herbe d'un regard, saisir chaque rose d'un doigt, ne pas corrompre sa beauté, te l'offrir.

S'allumer une seconde cigarette, marcher à n'en plus savoir d'où l'on vient ni où l'on va, marcher parce que nos jambes nous l'ordonnent, parce que notre place n'est pas là, à osciller sur la bordure d'un trottoir.

S'allumer une dernière cigarette, rêver toujours plus haut, toujours plus loin, oublier les horloges, apprendre que les saisons savent mieux compter les jours que les hommes, se demander si la vie vaut d'être vécue sans amour, y répondre par un non catégorique.

I.

Joséphine entra dans la salle de réunion avec quatre minutes de retard, le manteau encore sur l'épaule, son café renversé à moitié sur son classeur. Elle s'excusa d'un sourire éclatant, s'assit, sortit ses notes. Personne ne dit rien. On ne disait jamais rien à Joséphine.

Elle avait ce don particulier de rendre le désordre séduisant. Elle parlait trop vite, riait trop fort, posait des questions indiscrètes avec une innocence si parfaite qu'on répondait avant d'avoir eu le temps de comprendre ce qu'elle avait vraiment derrière la tête. Et surtout, elle vous regardait avec ses grands yeux bruns en donnant cette impression que vous étiez la personne la plus intéressante de la pièce.

Critique pigiste au siège du *Figaro* depuis huit mois, elle avait décroché ce poste par une suite de hasards qu'elle racontait volontiers lors des dîners, dans le désordre et en changeant les détails selon son humeur. Une connaissance avait mentionné son nom, il y avait une place vacante à ce moment-là, elle avait dit oui.

Brune, de taille moyenne, Joséphine avait une allure qui ne retenait pas l'attention immédiatement mais qui s'imposait dès qu'elle entraît quelque part. Elle ne restait jamais tout à fait immobile, même assise quelque chose en elle semblait toujours prêt à partir, un mouvement retenu, une énergie mal contenue.

Ses yeux avaient une vivacité particulière. Ils pétillaient quand elle écoutait, quand elle comprenait vite, quand quelque chose l'amusait. Ce regard-là attirait, on la sentait présente, entièrement. Mais il arrivait que cette lumière se trouble. Sans avertissement, le regard se faisait plus fixe, plus lointain, recouvert d'un voile léger. La tristesse s'y déposait furtivement comme un givre fin, visible une seconde, de manière presque imperceptible. Alors son sourire disparaissait un moment et son visage prenait une gravité inattendue, silencieuse.

Rien de spectaculaire.

Cette alternance constante entre l'élan et le retrait, entre ce qui s'ouvre et ce qui se ferme, donnait à sa présence une étrange densité.

Pendant les réunions, elle parlait peu mais écoutait beaucoup, et lorsqu'elle

ouvrait la bouche, ce n'était jamais pour meubler un air lourd de silences, mais plutôt pour faire une remarque brève, souvent inattendue. Joséphine était très intuitive. Des choses, des gens, des instants. Singulière mais efficace, elle livrait toujours ce qu'on attendait d'elle et cela permettait d'excuser tout le reste, ses absences soudaines, son détachement apparent, cette impression persistante qu'elle n'était jamais tout à fait là. Certains collègues la regardaient avec curiosité, d'autres avec méfiance, et elle laissait faire sans chercher à les séduire ou à les rassurer. Elle apparaissait dans ce monde telle une anomalie douce, presque élégante, qui troublait l'ensemble sans jamais le briser. Dans ce monde d'habitudes strictes et de pensées bien alignées, elle était un corps étranger, acceptée faute d'être comprise.

Le soir venu, elle quittait les bureaux avec un empressement discret, à la manière dont on s'échappe d'un lieu où l'on a trop longtemps retenu son souffle, et Paris alors s'ouvrait.

Elle allait presque toujours au même endroit, une terrasse qu'elle connaissait par cœur à l'angle d'une rue animée où les tables étaient trop proches et les conversations impossibles à isoler. Ses amis s'y retrouvaient, ou du moins ceux qu'elle appelait ainsi. Des visages familiers, jamais tout à fait les mêmes. Il y avait leurs collègues, leurs amis d'amis, des gens qui entraient dans le cercle sans qu'on sache très bien depuis quand ils étaient là, ni pour combien de temps. C'était un groupe mouvant, sans centre précis, qui se reformait chaque soir avec une constance rassurante. Elle s'y glissait naturellement, comme si une place l'attendait toujours. Elle aimait cette promiscuité choisie, on entendait les gens qui parlaient fort, on se coupait la parole, on riait de choses insignifiantes et les verres s'alignaient sur les tables, vidés puis remplacés sans cesse et sans qu'on y prenne garde. Elle se nourrissait de cette agitation, de ces échanges rapides, de ces complicités éphémères qui donnaient à la vie un rythme immédiat. Ici, nul besoin de se raconter vraiment car quelques phrases anodines et à peine drôles suffisaient à exister. Elle connaissait les histoires de chacun sans jamais les avoir suivies dans leur continuité. Un collègue ambitieux, un autre déjà lassé, une fille brillante qui parlait trop de son travail, un garçon discret qui revenait toujours sans raison précise, et cette matière formée d'existences entremêlées dessinait un fond rassurant, un bruit constant contre lequel ses pensées venaient se heurter et se disperser.

L'alcool circulait librement comme un lien tacite. On buvait pour célébrer la

journée terminée, pour oublier celle qui recommencerait demain, et dans ces moments-là, elle se sentait vivante, protégée. La terrasse devenait un fragile et fidèle refuge où chaque soir se rejouait la même scène avec l'illusion toujours renouvelée que cette fois-ci suffirait.